

—Le coquin, ne nous écrit pas souvent.

—Je n'en ai pas par lui, dit le curé, mais par un de ses professeurs, qui est un de mes anciens camarades de classe.

—Que vous dit-il, de mon fils ?

—Hélas, ma bonne Françoise, il me dit qu'il a bien des moyens, comme je vous le disais moi-même, qu'il apprendrait tout ce qu'il voudrait, mais il est léger et plutôt disposé à rire qu'à s'appliquer aux choses sérieuses.

—Monsieur le curé, faut bien que jeunesse se passe.

—Oui, mais c'est que le temps s'en va aussi avec la jeunesse, et si Jules n'est pas en état de passer ses examens avant les vacances, il ne pourra pas passer dans la première classe, l'année prochaine.

—Ce serait bien fâcheux, Monsieur le curé, car Jules nous ruine. L'année dernière a été mauvaise, nous espérions que celle-ci serait meilleure, mais les mauvaises herbes ont tué notre blé, et il rendra encore peu cette année.

—Mais vos vaches profitent de cette herbe ?

—Oui, si elles étaient bonnes, je pourrais en profiter ; mais tenez, Monsieur le curé, Progrès nous a vendu la plus mauvaise des vaches.

—J'ai entendu dire que Marguerite vous avait prévenu ; pourquoi alors, l'avez-vous achetée ?

—Ah ! monsieur le curé, pensez vous que je puisse croire aux bêtises que Marguerite m'a débitées avec son livre ?

—Mais, je vous assure que son livre a raison ; car enfin, ce livre lui faisait connaître que les vaches qu'elles achetées étaient bonnes, et que celles qu'elle a vendues ne l'étaient pas ; et tout cela s'est vérifié à la lettre.

—Tenez, Monsieur le curé, Marguerite a dû bonheur, et nous, nous n'en n'avons pas. Voyez, c'est comme les terres de la bonne femme que nous avons achetées de Progrès. Il y avait trois ans qu'elles se reposaient, mon pauvre Routineau espérait y avoir de beau blé ; et maintenant que nous avons arraché les mauvaises herbes, il ne reste presque plus rien. Et cependant notre gros Louis et son père les avaient labourées avec soin, ces terres-là.

—Il est vrai que le blé n'y est pas beau, j'ai passé l'autre jour devant la plus grande pièce, le blé a à peine atteint un pied et demi, en hauteur. En effet, je pense que ce sont les mauvaises herbes qui ont tué ce blé. Toutes ces drogues s'étaient emparées de cette terre depuis qu'elle n'était pas cultivée.

—Hélas, oui, dit Françoise en soupirant, et nos autres blés ne valent guère mieux.

Depuis quelques années, les récoltes diminuent beaucoup ; nos terres ne

rendent plus. Malgré cela, il nous faut payer la pension de Jules, et qui plus est, Adolphe, depuis qu'il est à Paris, nous demande sans cesse de l'argent ; c'est à n'en plus finir.

Nous n'avons pas même pu payer les intérêts de Progrès, ce qui me chagrine beaucoup.

—Vous avez tort, Progrès est un brave homme qui ne vous tourmentera pas.

—Progrès est comme les autres, il demandera son argent quand il en aura besoin. Il s'est fourré aussi lui dans de grandes dépenses ; ces enfants doivent aussi lui coûter beaucoup d'argent.

—Pas du tout, répondit le curé ; Marcel n'a pas de pension à payer ; c'est l'Etat et son travail qui paient l'école d'agriculture. Il aura même quelques petites épargnes à sa sortie. Quant à Charles, il a coûté d'abord quelque chose, mais à présent il gagne des journées qui suffisent à son entretien.

Françoise ouvrait de grands yeux ; elle avait toujours cru que les enfants de Marguerite lui coûtaient autant que les siens.

—Eh ! bien, c'est bon, ajouta-t-elle ; mais pensez que Progrès à presque sans cesse des journaliers pour toutes ses nouvelles cultures, comme il les appelle ; sans compter qu'il fait beaucoup d'extravagances, qui lui reviendront cher, à la fin ; car tout ça ne lui rapporte pas grand'chose. Vous verrez, Monsieur le curé, que l'argent de la bonne femme va être bientôt fondu. Enfin, tenez, Monsieur, pour tout vous dire, j'ai de la peine autant pour ce pauvre Progrès, que pour nous.

Routineau entra au moment où Françoise disait ces derniers mots.

—Quoi, tu as du chagrin, femme ? Pourtant, je dois l'avouer, monsieur le curé, ma pauvre femme prend le chagrin trop à cœur ; car enfin, si la récolte est mauvaise cette année, elle ne le sera peut-être pas une autre, et nous avons augmenté le patrimoine de nos enfants, de près de six bons arpents de terre, tandis que l'Progrès dépense tout son héritage sur le bien de son maître.

—Mais, cependant, Routineau, Progrès a une très belle récolte.

—Pas plus belle que la nôtre ; l'herbe lui a aussi fait périr ses blés.

—Mais, pas tous ; son blé sur trèfle est magnifique et celui sur défrichement aussi.

—Ah ! pardié, c'est un hasard, et quant à celui sur défrichement, il versera presque tout.

—Je dirai, de plus, que son bétail est très beau ; Marguerite me disait, il n'y a qu'un moment, qu'elle n'avait jamais fait tant de beurre ; ses deux génisses sont admirables.

—Oui, oui, elles sont admirables, avec leurs fesses blanchies ! Tout le

monde s'en moque, quand elles vont aux champs.

—Qu'est-ce que cela fait, si ça ne les empêche pas de profiter.

—Cela fait, Monsieur le curé, qu'on n'aime pas entendre le monde se moquer de soi.

—Mais, on laisse parler les sots. Savez-vous que ceux qui se moquent le plus, sont souvent les plus niauds, qui savent à peine mettre un pied devant l'autre et enfourcher leur pantalon ?

—Puis enfin, croyez-vous, Monsieur le curé, que ce qu'ils appellent leur *fumier de marne* soit fameux ? Ils disent qu'ils le mettront dans leurs terres froides ! Comment voulez-vous que ce fumier qui ne s'échauffe seulement pas dans la cour, agisse sur leurs terres froides ? Ils ont peut-être aussi un petit livre qui leur apprend des secrets là-dessus, comme ils en ont un pour connaître les bonnes vaches à lait. Tenez, Monsieur le curé, ne me parlez pas de ces charlatans-là. Les voilà maintenant avec ce qu'ils appellent une *houppé* à cheval ! Ils vont en faire de belles, avec cette *houppé* !

—Tout ce que vous venez de dire, mon cher Routineau, me prouve que vous êtes un peu jaloux des succès de votre voisin. Quand au nouvel instrument qui n'est pas une *houppé*, mais une houe à cheval, s'est une grande amélioration ; car il pourra sarcler avec, dans une heure, ce qu'il vous faudra exécuter dans un jour et plus. Quand à son petit livre, je viens de dire à Françoise ce qu'il a déjà valu à Marguerite, puisqu'il lui a fait vendre ses mauvaises vaches à ceux qui ne veulent pas croire à ce petit livre, et lui en a fait acheter de très bonnes. Pour le fumier de marne, ne le condamnez pas, avant d'avoir vu ses effets.

Mais, Monsieur le curé, comment voulez-vous que les savans qui n'ont jamais tenu le mancheron de la charue, puissent nous en montrer en fait d'instrument et d'agriculture ?

—Comment ? par leurs études, leur observation, et la preuve, c'est qu'ils ont inventé une charrue qui est bien supérieure à celles dont nous nous sommes servis jusqu'ici.

—Oh ! ça, c'est à savoir ; et nous verrons quand Progrès aura ramené dessus toute sa mauvaise terre, ce qu'il récoltera.

—Mais, comme il aura beaucoup de fumier à y mettre, il aura 10 à 12 pouces de bonne terre, en épaisseur, au lieu de 3 à 4 pouces que vous avez seulement.

Croyez-vous que Progrès a autant de fumier qu'il le dit, et que je ne puis pas en faire autant que lui, si je le veux ?

—Non, tant que vous ne ferez pas de prairies artificielles, de betteraves et de choux.